

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — Un An, 50 Centins

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

LE PIED D'AMEDEE

(Suite et fin.)

Mais l'autre ne le lâcha pas et reprit la suite de son histoire :

—J'ai supposé que c'était son père, parce qu'elle l'appelait papa.

—Voulez vous me lâcher ?

—J'envoyai à la jeune fille (elle se nomme Alice) des vœux auxquelles elle parut répondre. O bonheur ! le porc-épic ferma les yeux et se mit à ronfler comme un Auvergnat.

Ratinel se mit à chanter. Montgaillard alors cria :

—Je déclarai mon amour à la jeune personne...

Ici l'auditeur malgré lui dégagna brutalement son bras de l'étreinte de son crampon et rentra vivement dans sa chambre. Mais peu importe la fin du dialogue—puisque nous connaissons les personnages de la petite comédie à laquelle va donner lieu le pied d'Amédée.

Notre homme avait deviné juste : sa femme était bien allée à Harfleur et nous l'avons vue cherchant la chambre de son mari. Et le garçon avait accompagné l'impatiente épouse dans son inspection des chaussures déposées aux portes.

Pendant qu'elle se livrait à cet examen, le voyageur, qualifié par Montgaillard de porc-épic, sortait de sa chambre, hérissé comme l'animal surnommé, et murmurait, d'un air satanique :

—J'ai un moyen infallible de découvrir le polisson qui s'est introduit par escalade, dans la chambre de ma fille : la terre du jardin sur lequel elle donne a été détrempec par la pluie, l'empreinte de pieds d'homme et de pied d'échelle est marquée au bas de ce te fendre... Ah ! monsieur le séducteur ! nous nous verrons, aujourd'hui même, l'épée à la main ; mais où trouver un témoin ?

A ce moment, Amédée, toujours en quête de ses bottines, se mettait à la recherche du préposé au cirage.

—Pardon, monsieur, lui dit brusquement M. Durotin (c'est le nom de



DURONTIN

cet homme aimable), je ne connais personne dans cet hôtel ; je vais embrocher un monsieur ; il me faut un témoin ; c'est un de ces services dont le



La "Presse" a atteint aujourd'hui une circulation quotidienne de 50,092 numéros.

50,092 numéros par jour, cela donne pour 300 jours de publication, 15,027,600 numéros. A une moyenne par semaine de 21 feuilles, mesurant 24 pouces de long chacune, cela ferait, pour l'année, un ruban de papier de 17 pouces de large et de 38,206,976 verges de long—soit environ 21,708 milles. Ce ruban, imprimé qu'il est des deux côtés, représente, au taux de sept colonnes par page, 503,912 milles de matière à lire. C'est-à-dire à peu près douze fois le tour de la terre. (Voir la "Presse" du 23 Septembre.)

LE DIRECTEUR. — Monsieur le rédacteur, je suis content de vous, et votre calcul n'était pas exagéré. J'ai fait douze fois le tour de la terre et il me reste encore un bout de ruban. Si, d'ici à deux ans, vous arrivez à la lune je doublerai vos appointements, sans compter que vous aurez droit à la prime de 20 000 francs que l'Académie des sciences destine au premier qui trouvera le moyen de communiquer avec les astres.

refus est une offense grave ; ce service, je vous le demande à charge de revanche : si vous désirez tuer quelqu'un, comptez sur moi.

—Monsieur, répondit Amédée, je suis très honoré du choix que vous avez bien voulu faire en ma personne ; mais...

—Très bien, cela suffit, vous acceptez ?

—Permettez ! je...

—Un mot de plus serait une perte de temps ; j'ai hâte de tuer le misérable qui s'est introduit, hier au soir, dans la chambre de ma fille.

Ratinel sursauta.

—Qu'avez vous ? demanda le père, terrible.

—Moi... rien... je... tuer... tuer... c'est grave... Est ce qu'il n'y aurait pas un moyen d'arranger ?...

—Si, il y en a un.

Ratinel respira.

—Infaillible, ajouta Durotin. Si sa position de fortune est bonne et sa famille honorable, qu'il épouse ma fille.

Amédée était marié, ce moyen d'arranger l'affaire ne valait rien. Songeant alors à aller immédiatement retrouver sa femme :

—Pardon, dit-il, combien faut il de temps pour aller à Harfleur ?

Avec sa grâce habituelle, Durotin répondit :

—C'est selon : avec une bonne voiture, il faut une heure et demie ; sur la tête, on peut mettre quinze jours.

— Merci ! dit Amédée
Et il salua, comme pour se retenir, mais Durotin le retint :

—Où allez-vous ?

—Eh bien !... à Harfleur.

—Vous irez après le duel.

—Peu importe, c'est que...

—Vous me refusez !... C'est une insulte que vous me faites et je ne tolère pas...

—Moi !... vous insulter ?... Ah ! grand Dieu !...

—C'est bien, je reçois vos excuses ; nous déjeunerons ensemble ; j'accepte votre invitation... je payerai une autre fois...

—Comment ! mon invitation ? dit Amédée.

—Vous me paraissez joyal, enjoué ; j'ai besoin d'être égayé ; vous me ferez rire par vos propos badins.

Amédée, qui ne se sentait pas suffisamment d'entrain, balbutia :

—Heu... mon Dieu... je... après tout... ça n'est pas que... au contraire !...

—Vous êtes déçousu, dit Durotin.

—Où ça ? demanda Amédée, en regardant ses vêtements.

—Dans votre langage ; allons déjeuner.

Pendant qu'ils déjeunaient, Mme Ratinel bouleversait toutes les chaussures et elle avait soulevé les clameurs des voyageurs, troublés par l'inspection fiévreuse de la dame, qui jetait avec colère, dans les portes, toutes les bottines, celles d'Amédée ne se présentant

jamais sous sa main. Enfin, elle les trouva à la porte de la chambre occupée par Durotin et sa fille, où le garçon, oubliant le changement fait, les avait déposées.

—Ah ! se dit-elle avec joie.

Et, regardant le numéro de la porte :

—Numéro 10, fit elle, c'est bien, en effet, la chambre que nous occupions, mon mari et moi.

Et elle frappa à la porte.

Alice était seule et pensait au compagnon de voyage dont les tendres regards et les brûlants aveux l'avaient troublée ; cet audacieux jeune homme qui s'était introduit dans sa chambre, car quel autre que lui ?...

Alice tressaillit aux coups frappés à la porte.

—C'est encore lui ! se dit-elle. L'imprudent ! si papa était là !

Elle alla ouvrir. Mme Ratinel bondit à sa vue.

—Une femme chez lui ! rugit-elle.

—Mais madame, dit Alice interdite, qu'y a-t-il ?



ALICE

—Ce qu'il y a, petite malheureuse, vous osez me le demander, à moi dont vous avez troublé le ménage !

—Moi, madame ?

—Oh ! à votre âge, détourner de ses devoirs un homme marié ? car c'est mon mari !

Alice jeta un cri d'indignation auquel la femme jalouse se méprit :

—N'essayez pas de nier ! cria-t-elle, voici ses bottines que j'ai trouvées à votre porte.

A ce moment rentra le farouche Durotin.

—Des bottines ? fit il. Voyons !

Et il les arracha de la main qui les brandissait agitée par la colère, les examina et dit :

—Oui, elles doivent se rapporter aux empreintes.

Sur ce, il sortit, laissant Mme Ratinel stupéfaite.

—Quel est ce monsieur et de quelles empreintes parle-t-il ? demanda-t-elle.

—C'est mon père, madame, répondit Alice.

Et elle raconta l'histoire du wagon et de l'escalade :

—Cherchez vite votre mari, madame, ajouta-t-elle, car mon père est homme à le tuer.

—Le tuer ? Ah ! par exemple, je n'entends pas ça !

Durotin rentra comme un trombe.

(A suivre sur la 4ème page).

LE CANARD

Journal Humoristique Hebdomadaire
A. P. PIGEON, Editeur-Propriétaire
Bureau : 1796 Ste-Catherine, Montréal
ABONNEMENT
Un an (pour la ville, livré à domicile) - \$1.00
Six mois " " " " " " " " " - 0.50
Un an (pour tout le Canada et Etats-Unis) - 0.50
Six mois " " " " " " " " " - 0.25
Strictement payable d'avance.
LE NUMÉRO : UN CENTIN
Adressez toute correspondance ou envoi d'argent, timbres, etc., à A. P. PIGEON, éditeur-propriétaire. Ce journal est vendu aux agents 8 cts la douzaine, payable tous les mois.



MONTREAL, 5 OCTOBRE 1895

LA BANQUERUTE DE LA SCIENCE

Le CANARD suit très-ici de sa gouaillerie habituelle pour annoncer à ses lecteurs la disparition d'un des plus grands savants du siècle, qu'en compte cependant tant et de si glorieux.

Louis Pasteur, l'inventeur de la rage, est mort samedi dernier, après avoir joué dans la science, le rôle de Zola dans la littérature.

Comme l'auteur du "Ventre de Paris," il ne travaillait que sur des documents humains, qu'il avait le soin de choisir parmi les plus inhumains.

Pendant qu'Emile Zola fouillait les entrailles de la terre, il par fouillait celles des lapins et des petits cochons d'inde.

Emile fait surgir des hideurs sous les toits de chaume, et Louis trouvait des microbes et même des crobes entiers dans l'eau du plus pur cristal.

L'un a vicié le goût et l'autre nous a dégoûté de tout.

Devant la postérité, leur gloire sera égale, si ce n'est que Zola n'aura jamais été académicien.

Tous deux ont fait école et leurs disciples se comptent par centaines.

Tous les jours l'imprimerie vomit sur le monde des choses qu'une honnête jeune fille rougirait de laisser lire à sa mère, et tous les jours, aussi, un savant quelconque découvre une saleté nouvelle, dans ce que nous mangeons ou buvons.

Si le CANARD avait l'espoir de voir disparaître les microbes avec leur inventeur, il entonnerait un "Te Deum."

Malheureusement, Pasteur est mort et les petites bêtes malfaisantes nous restent :

Tarte continuera à faire enrager les médecins, et Tardivel, les gens d'esprit.

Le bacille virgule empêchera toujours les typographes de mettre la ponctuation.

Les vibrions et les volvoces de l'aqueduc stériliseront toujours les efforts des sociétés de tempérance.

Les bactéries qui nagent au fond des encriers n'empêcheront pas la "Minerve" et la "Patrie" de se dire des sottises.

Les infusoires ne nuiront pas à la vogue des "five o'clock tea," ni à celle des "ten o'clock gin."

Les dix milliards d'atomes crochus qu'on aspire par minute, au Palais de Justice, n'empêcheront pas les belles dames de s'entasser comme des sardines, au procès de Dewers.

Si, au moins, avant de quitter cette vallée de larmes, Pasteur nous avait légué le virus du castorisme.

I tink he is going to rain, disait un canayen de Chicago à un autre canayen qu'il prenait pour un américain, but it dont make no differan to me. It dont make me any gras de jambe.

—Mais vous êtes canayen, vous, reprend le deuxième.

—Qui vous a dit ça? retorque le premier tout interloqué de se voir découvert.

L'OPERA FRANCAIS

Le CANARD a reçu ces jours derniers la visite de M. Pascal Masson, le régisseur-général de l'opéra français.

M. Masson, est un homme du monde accompli, plein d'affabilité, et autant que nous en avons pu juger dans cette courte entrevue, il a tout ce qu'il faut, pour devenir en peu de temps, un vrai Canadien.

Comme artiste, il nous a aussi laissé une excellente impression. Il est loin d'avoir pour ses confrères et camarades la sévérité que professaient d'autres régisseurs que nous avons rencontrés.

Il reconnaît volontiers du talent à Coquelin, à Sarah Bernhart, et même à Mounet Sully et à Rejane.

On aurait tort d'attribuer cette condescendance au fait que M. Masson et sa troupe dédaignent la comédie pour la musique. Car, même sous ce rapport, il est le premier à admettre qu'il reste encore des chanteurs et des cantatrices en France et que le Grand Opéra, ne sera pas obligé de fermer ses portes à la suite du départ de la troupe pour Montréal.

Le CANARD et M. Masson ont conversé sur beaucoup d'autres sujets encore, et M. le régisseur nous a paru professer en tout, un électisme tolérant qui en fait un aimable compagnon.

Les autres artistes, hommes et femmes ne nous sont connus que par ce qu'en ont dit les grands journaux. Mais s'il est permis d'étendre un peu le proverbe et de dire "tel régisseur, telle troupe," on peut s'attendre à une belle saison d'opéra.

D'ailleurs, le CANARD aura bientôt l'occasion de les entendre, et sans vouloir engager son impartialité bien connue, il leur promet d'adoucir autant que possible, ses "couacs" à leur adresse.

UN NOUVEAU NARCOTIQUE

L'autre jour un pensionnaire de l'hôtel Riendeau dormait sur une chaise avec un journal à la main. Un autre pensionnaire qui désirait avoir le journal (Dieu sait pourquoi) voulut le lui prendre délicatement, mais le dormeur s'éveilla et dit d'un ton bourru :

—J'ai pris ce journal avant vous.

—Oui; dit l'autre, mais vous dormiez.

—Je sais, mais je n'ai pas terminé mon somme; vous l'aurai quand j'aurai fini.

A TRAVERS

LE DICTIONNAIRE ET LA GRAMMAIRE

CORRIGEONS-NOUS

(Désormais, c'est-à-dire durant le séjour de M. Fréchetton en Europe, toute demande relative aux difficultés de la langue française devra être adressée à M. L'Honnond, bureau du CANARD.)

ARISTIDE.—L'Académie française admet-elle l'expression "prendre une chire?"

—Mais certainement; depuis les lois Béranger, il est permis de tout prendre, en France. D'ailleurs, n'avons-nous pas ici, un citoyen français du nom de Chiré? Or "chirer" et "prendre une chire," ont absolument le même sens.

LA ROSSE.—"Face the ball at 3," se traduit de deux manières: "commencer la partie," ou "envisager la plotte à 3 heures."

LE MEME.—"Half-breed" ne veut pas dire, "un demi pain," mais un "médis."!

A LOUIS D.—"Switcher" est très français, mais ne s'emploie que dans deux circonstances: pour aiguiller, en termes de chemin de fer, et pour désigner un individu qui après avoir courtoisé l'ainée épouse la cadette; dans ce cas, on dit: "Il a switché sur la sœur."

AU CAPITAINE C.—"Babiche" est un terme de droit; les notaires disent: "fournil de pièces et de babiches," comme ils disent "évaquer les prémisses." On s'en sert aussi comme juron, car nous avons entendu un Français dire à un anglais "son et babiche."

INSTITUTRICE.—"Safre" est un mot irrégulier dont l'orthographe varie selon qu'il est employé au positif, au comparatif ou au superlatif; exemple: safre, plus safre, très safre. En latin on dit: "magnus, major, maximus." D'après cette règle, le nom du rédacteur du "Monde" doit prendre deux f.

DITO.—Aucun des dictionnaires que nous avons consultés ne donne le mot "watcher." C'est une de ces anomalies de la langue qui n'ont pas leur raison d'être, puisqu'on dit couramment "watchman."

PEIGNERIE

Mon cher "Canard,"

Il vient de m'en arriver une bien bonne et je m'empresse de te l'écrire :

Un vieux richard des environs de Joliette, assigné comme témoin, est arrivé à l'hôtel Québec, avec sa voiture, qu'il a immédiatement remise sous un hanger. Au bout de deux jours, mon homme se présente au bureau et demande au commis ce qu'il doit.

—Avez-vous pris une chambre? demande ce dernier.

—Non, j'ai couché dans ma voiture, sur une robe de cariole.

—Avez-vous pris des repas?

—Non, j'avais apporté quelques provisions dans un sac.

—Votre cheval, a-t-il eu quelque chose?

—Non, j'avais un peu de foin et d'avoine dans mon siège.

—Alors, vous ne devez rien.

—Merci.

Et le bonhomme se dirige vers la porte, en saluant.

—Attendez-donc, dit le commis, c'est l'habitude de l'hôtel de traiter les gens qui viennent régler leur compte. Que prendrez-vous?

—Un petit verre de brandy, ensoleillement pour vous saluer.

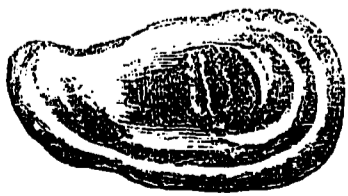
BAR-KEEPER.

M. X... de St-Jérôme nous envoie l'histoire de l'individu qui ayant oublié son parapluie à la gare, l'envoie chercher par le garçon de l'hôtel et lui dit qu'il le récompensera un autre jour, parce qu'il n'a pas de plus petite monnaie qu'un 5 cts.

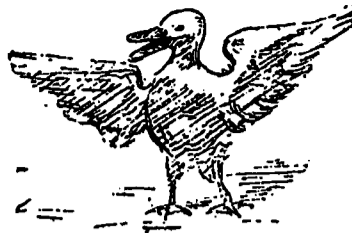
Le CANARD a déjà raconté cette peignerie, à propos du père du même individu. La seule variante, c'est qu'au lieu d'un 5 cts, il s'agissait d'un gros deux sous.

Renseignements commerciaux.—Le haras national sera mis incessamment en liquidation. Les créanciers n'ont rien à craindre, car la liquidation rapportera certainement 8 fois 15 sous dans la piastre.

A. M. J. T. LAVIGNE.—Le CANARD a fait diguster votre dernier envoi par tous ses collaborateurs et il a été trouvé O.K. Envoyez du même, pour la semaine prochaine, c. o. d.



En voulez-vous des hultres, des homards? Vous trouverez ça au petit Windsor. Joe Poitras les vend, à la mesure, au quart, Et au comptoir, pour vingt cents. Vous les avez par douzaines.



COUACS

Le départ de M. Bousquet de la Banque du Peuple, a laissé un vide difficile à combler.

La troupe française de l'an dernier était belge. Celle de cette année est lyonnaise.

Le CANARD est informé que M. R. Préfontaine à l'intention de se retirer de la politique et des affaires, pour vivre tranquillement avec son traitement de \$500, que la ville va payer à ses échévins.

Le "Herald" prétend que ce sont les bleus qui ont tenté de faire dérailler le train où se trouvait M. Laurier et ses lieutenants. Le CANARD est prêt à parier que Tardivel va voir dans cet attentat, qui n'a pas eu lieu, la main de la franc-maçonnerie satanique.

Le CANARD commence aujourd'hui la publication d'un travail inédit, trouvé dans les papiers du regretté Berthelot.

Nous en recommandons la lecture à tous nos abonnés; ils y trouveront une foule de choses amusantes racontées dans le style joyeux et original dont il avait le secret.

Ce premier travail intitulé "Petites misères de la vie d'un reporter," sera suivi de plusieurs autres.

Le CANARD ne peut s'empêcher de déplorer le matérialisme qui s'empare de tout. On ne songe qu'aux choses de la terre et on néglige toutes les autres. L'éditeur de "La Presse" se réjouit de ce que les articles d'une année de son journal, mis bout à bout, peuvent faire 12 fois le tour du monde.

Cela n'est pourtant que peu de chose quand on songe que deux ou trois articles de Tardivel peuvent nous conduire au ciel.

Provencher, aimait à rappeler, que pendant la famine qui a sévi au Nord-Ouest, en 1873, les cochons étaient si maigres qu'il fallait leur faire un noeud à la queue pour les empêcher de passer par les fentes de la soue.

Si la disette continue à l'Hotel de ville il faudra bientôt en faire autant à nos échévins, pour les empêcher de s'échapper.

Sur réception d'un mandat-poste de 50 cts, nous donnerons, gratuitement, un an d'abonnement au CANARD, à tous ceux qui enverront la solution du problème suivant :

Si un cheval court un mille en 1 minute et 50 secondes, et un autre, en 2 minutes, de quelle longueur le premier arrivera-t-il en avant du deuxième, dans une course de 2 milles?

De tout temps les poètes ont chanté les mœurs de la campagne. En cela ils rêvaient, comme en d'autres choses. Ces jours derniers une dame bien connue laisse tomber son portemonnaie dans le tramway. Elle s'en aperçoit aussitôt et se penche pour le reprendre.

Un honnête paysan, qui a vu le mouvement et qui croit que sa voisine vient de trouver un porte-monnaie, s'avance vivement et lui dit: "Pardonn madame, c'est moi qui l'ai perdu." "O fortunatos."

Depuis ses retentissantes démolitions avec la justice de son pays, (base éternelle de toute société,) le CANARD avait pour règle invariable, d'ignorer complètement la magistrature et les magistrats. Il faut croire que ce dédain était plus affecté que réel, car aujourd'hui, il ne peut résister au plaisir d'offrir ses remerciements à l'hon. juge Wurtele qui a si spirituellement fait la leçon aux friandes d'émotions judiciaires.

Ces remerciements sont d'autant plus sincères, que l'hon. Président des assises s'est servi, dans cette occasion, d'un mot que le CANARD a publié, il y a déjà quelques années.

La "Licensed Victualers' Association" (unlimited) dont M. C. Vallée est le plus bel ornement, demande actuellement un brevet d'invention, pour une mitrailleuse, nouveau modèle, lançant 10,000 projectiles à la minute. Cet instrument s'installe sur la porte des hôtels et à un moment donné, peut balayer la place, sur une étendue de plusieurs arpents. Cela évite la nécessité de porter sur soi un revolver encombrant.

Nous avons oublié de dire que cette arme charge par la culasse et décharge dans celle des petits garçons.

Un homme qui est resté abasourdi, l'autre matin, c'est le Dr Sévirin Lachapelle, le populaire député d'Hochelaga, en recevant une dépêche du ministre de la milice, lui accordant l'usage du "Drill Shed" pendant quinze jours.

Comme il ne tenait pas du tout à aller habiter cette peu luxueuse et incommodable caserne, il se disposait à remercier le ministre de son obligeance, sous prétexte que le soin de sa clientèle exigeait sa présence à St Henri.

Heureusement qu'un ami survint et lui expliqua que son homonyme, le Dr. E. P. Lachapelle, avait écrit à Ottawa pour demander la permission de tenir la Kermesse dans la salle militaire de la rue Craig.

Le CANARD connaît un bon garçon qui ne se grisera plus ou qui, du moins attendra d'être dégrisé avant de faire des affaires.

L'autre jour il entra chez un hôtelier de la rue Ste-Catherine et les personnes présentes s'aperçurent bientôt que l'empereur d'Allemagne n'était pas de ses parents.

Histoire de s'amuser, l'hôtelier offrit de lui vendre sa bar pour \$1,000.

Comme l'établissement en vaut \$4,000, notre homme saute sur le "bargain" et dans une voiture, et revient quelques instants après avec l'argent et un notaire.

L'hôtelier et ses amis qui s'amusaient de plus en plus, s'armèrent de tournevis et commencèrent à dévisser la barre en fer qui entoure le bas du comptoir. L'acheteur les regarda faire, d'abord sans rien dire, puis bientôt il leur défendit de ne rien enlever, puisqu'il avait acheté le tout.

On lui expliqua alors que c'était cette barre là qu'on lui avait vendue et qu'elle allait lui être livrée.

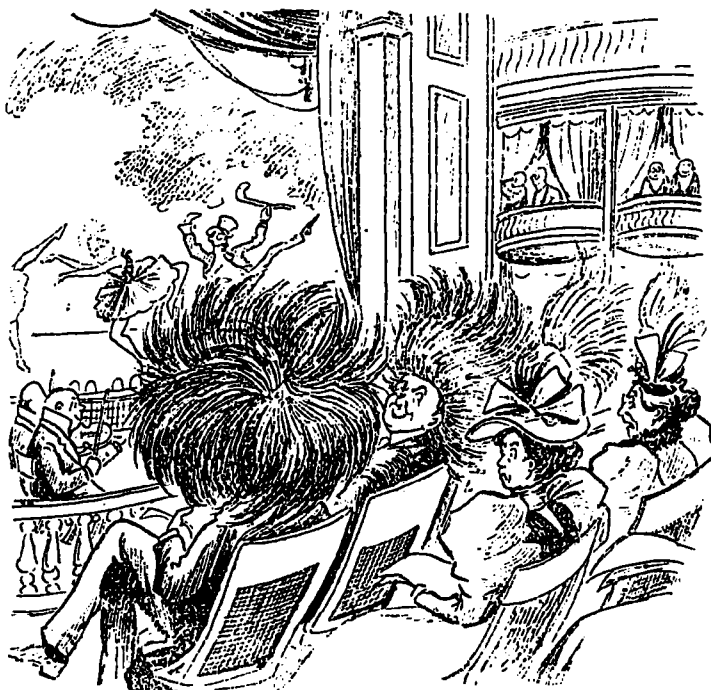
Il commença par traiter l'hôtelier de "kickeux," puis au gin, et finalement consentit à annuler le "bargain" à condition que l'histoire ne serait pas racontée au CANARD.

LES VOILA LES BONNES HUITRES

Ces intéressants mollusques, ont cessé de bouder. Ils ont fait leur apparition, non pas encore chez tous les spécialistes mais du moins chez les meilleurs. Parmi ces derniers, M. Henri Allard, 401 403 rue Craig, est un des mieux assortis et son établissement l'un des mieux agencés pour la dégustation sur place. Les savoureuses malpeques vont être là immolées à la faiblesse gourmande des amateurs délicats et les salons de M. Allard seront assiégés.

Dans le but de satisfaire tout le monde, M. Henri Allard a établi des salons confortables pour dames.

C'est là une innovation galante dont M. Henri Allard retirera certainement d'excellents fruits.



A L'OPERA FRANCAIS

C'est cette semaine que s'ouvre la nouvelle saison d'opéra. A cette occasion notre artiste a voulu donner aux dames une idée de ce qui leur arrivera, si elles persistent à aller au théâtre avec de grands chapeaux sur la tête. Ponton a en stock, une vingtaine de ces perruques, qu'il louera pour 50 cts par soirée.

LES PETITES MISERES DE LA VIE DU REPORTER

Un individu qui cherche à mettre son nez dans les affaires de ses amis reçoit très souvent la réponse suivante: "J'ai connu un homme qui a réussi à amasser une fortune de \$50,000 à s'occuper de ses propres affaires." Le reporter, lui, sera donc condamné à rester pauvre toute sa vie, si cette maxime pratique du commerce doit lui être appliquée, parce qu'il n'a pas d'autre occupation que celle de se mêler des affaires de tout le monde.

Sa carrière recommence tous les vingt quatre heures. La tâche de sa journée ne ressemble jamais à celle de la veille, ni à celle du lendemain. S'il y a disette de nouvelles, il lui faut recourir à son imagination pour bourrer de sa prose les colonnes toujours béantes du journal. A l'activité de l'esprit, il doit joindre l'activité du corps. Le reporter est un littérateur qui écrit avec ses jambes.

Il doit être familier avec le grand et le petit, le riche et le pauvre, il fréquente le palais et la chaumière. Après avoir foulé les tapis de velours du Windsor, il ira, quelques minutes plus tard, respirer l'atmosphère empestée de la morgue ou d'un cabaret borgne. Les cours, les prisons, les églises, les théâtres et les bureaux publics, pour lui, ne doivent avoir aucun secret. La personnalité du reporter doit s'effacer dans le journal, ses écrits ne sont pas signés. Il meurt, il est oublié. Il ne s'est jamais plaint de son sort. Il est né Bohème et dans la carrière qu'il a embrassée, sa vie a été celle d'un véritable bâton de chaise émaillée de mille et une tribulations.

C'est de ces petites misères de la vie de reporter dont je veux vous entretenir pendant cinq ou six minutes.

Le reporter d'un journal français, au début de sa carrière, commence sa journée par la traduction d'une douzaine d'annonces à long terme, qui doivent être changées plusieurs fois par semaine. Il aura une colonne de Carsley, une demi-colonne de "safe cure," dix lignes de Sirop de gomme d'épinette, six lignes de Castoria, deux ou trois encans et une douzaine d'offres d'emploi. Rien de plus récréatif pour l'esprit que la traduction de ces annonces. Au moment où le reporter mettra son paletot pour aller au poste central de la police, il reçoit la visite d'un abbé. Celui-ci s'insurge contre le rapport de son dernier sermon où le journal lui fait prêcher une hérésie, à cause d'une lacune déplorable dans le compte rendu. Après avoir promis une

rectification au prédicateur, il se dirige vers la porte de son bureau. L'administrateur du journal, la figure longue comme une journée sans pain, lui montre un papier timbré. C'est une action pour libelle au montant de \$10,000 pour avoir insinué dans son rapport d'assemblée électorale que l'échevin X... était un "boodler" et n'avait jamais été décoré de la croix de saint Louis.

Un jour, c'est l'enterrement d'un notable. Il faut que le bon ange du reporter lui donne une mauvaise note pour un péché de mensonge avec circonstances aggravantes, car le mensonge est tiré à plus de 10,000 exemplaires. Le reporter est obligé de mentir chaque fois qu'il fait son compte rendu de funérailles importantes, histoire de se rendre agréable à la famille ou au parti politique du défunt.

Avez-vous remarqué, aux enterrements, l'empressement que mettent certaines personnes à s'approcher du journaliste lorsque celui-ci tient son carnet à la main sur le parvis de Notre-Dame? Ces personnes tiennent à voir figurer leurs noms dans la liste des citoyens considérables dans le cortège. Si c'est un avocat, il arrive souvent qu'il examine le carnet, pour s'assurer si son nom y est bien épilé. "Bon, dit-il, ce n'est pas tout, n'oublie donc pas de mettre C. R. après mon nom. Ne me perds pas de vue; après la levée du corps, tu viendras avec moi au Terrapin, amène ton ami du "Star" et de la "Presse."

Je connais un marchand qui s'y prend autrement pour faire publier son nom dans les journaux. Las de s'interpeller à chaque cérémonie funèbre pour inscrire son nom dans mon cahier de notes, il me dit un jour dans son magasin: Tiens! voici \$5. Je te les donne à condition que j'aie mon nom sur les jour-

naux à chaque enterrement un peu chic. Je veux être abonné pour la chose. Tope-là, c'est parfait. Et depuis deux ans le marché subsiste toujours

Il y a une classe de gens qui empoisonnent lentement l'existence du reporter. Je veux parler de l'individu qui a la manie des inventions. Cet individu s'appelle légion. Les inventeurs pullulent dans toutes les villes. Le reporter a la chair de poule chaque fois qu'il voit entrer dans son bureau de rédaction une personne dont le pardessus gras-seux est boutonné jusqu'au menton et qui tient un épais rouleau de papier à la main. C'est le monomane, le "crank" en question. Règle générale, sa bourse est loin d'être pléthorique et il fait la chasse à la réclame gratuite. Le reporter est obligé d'écouter pendant une demi-heure une logodiarrahée interminable sur un sujet qu'il ne comprend, et le maniaque ne partira que lorsqu'il aura la promesse d'un compte rendu de son invention. Aujourd'hui les bureaux de rédaction reçoivent très fréquemment à Montréal les visites d'inventeurs de ce genre. Il y a dans le faubourg Québec l'inventeur du mouvement perpétuel, de la machine à voler, du canon de siège à répétition, de l'échelle de sauvetage perfectionnée, d'accoupleurs automatiques pour les chars de chemins de fer et d'appareils mécaniques de tous genres.

Tris ou quatre fois j'ai reçu dans mon bureau la visite d'une modiste ou d'une ouvrière assez bien mise. Elle demandait une rectification dans le journal. Pour avoir la paix, il m'a fallu consentir à publier les lignes suivantes: "Georgina La Tremette qui a été condamnée hier par le recorder à \$5 ou un mois de prison pour ivresse et vagabondage, n'est pas Mlle Georgina La Tremette, résidant au No 498 rue Visitation." Elle craignait la confusion des noms, la pauvre fille!

HECTOR BERTHELOT.
(A suivre)

Boulevard St Lambert

Pharmacie Nationale

Cet établissement est sans contredit, la pharmacie modèle de la Puissance. Rien n'a été épargné pour rendre ses différents départements aussi complets que possible. Parfums, articles de toilette, nouveautés les plus attrayantes dans le genre, médicaments brevetés, etc. Prix très modérés. La Pharmacie se trouve dans le Monument National, No 216 Rue St-Laurent.

Boulevard St Lambert

AU VENDOME

A bon vin pas d'enseigne. Au Vendôme on n'engage pas d'orchestre pour attirer la clientèle et lui faire passer du "rot gut." Au Vendôme vous ne rencontrerez que des connaisseurs en vins fins, etc. Ces derniers savent que la cave de ce restaurant ne contient que des liqueurs de premier ordre. On y va une fois et on y retourne. C'est au No 108 rue St-Laurent, à droite en montant, entre les rues Vitre et Lagache-tière.

LABELLE & COURTOIS

Manufacturiers de

CIGARES

Les célèbres Cigares Silk Lace, à 10 cts. Faro, Métropole, C. L. et Gold Dust, à 5 cts. sont faits par des membres de l'Union. 415 Rue CHAMPLAIN MONTREAL.

J. M. ROCHON

Marchand de

CHAUSSURES

209 RUE ST-LAURENT
Chaussures faites à ordre et réparées au No. 209 RUE ST-LAURENT

ROMANS CHOISIS

LIVRES OFFERTS

- 3 Martyr de Pamour
- 4 La roche qui pleure
- 5 Le remords d'un faussaire
- 6 Rêves dorés
- 7 Drame de Phôtel Woronzoff
- 8 Les fiançailles de Lorette
- 9 Le sacrifice d'un fils
- 10 Le coureur de dot
- 12 Roman d'une jeune fille [pauvre]
- 13 Le roman d'un crime
- 14 Trahison vaincue par [l'amour]
- 15 La vengeance du fiancé
- 17 Les deux Jeannes
- 18 Misérable faussaire
- 19 Le Martyr d'une mère
- 20 La charmeuse
- 21 Mon oncle et mon curé

COUPON DE PRIME

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL . . .

Détachez ce coupon et remettez-le avec 9 cts, en timbres-postes, pour chaque volume désiré ou 25 cts pour 3 volumes au choix, au bureau de LEPROHON & LEPROHON, 25 Rue St-Gabriel, Montréal, et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront votre envoi. Écrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

NOM.....

ADRESSE.....

OUVRAGES DESIRÉS, Nos.....

